

Cahiers de la recherche en éducation

La culture des adolescents et le fractionnement des certitudes

Daniel Chouinard

Volume 7, Number 1, 2000

Les figures de l'adolescence dans la littérature de jeunesse

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1016946ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1016946ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté d'éducation, Université de Sherbrooke

ISSN

1195-5732 (print)

2371-4999 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chouinard, D. (2000). La culture des adolescents et le fractionnement des certitudes. *Cahiers de la recherche en éducation*, 7(1), 91–100. <https://doi.org/10.7202/1016946ar>

Article abstract

Working from a brief comparison between books for young readers in Quebec and in English Canada, this article pays particular attention to transformations in cultural values and the fragmentation of collective certainty as found in certain narratives intended for preadolescent and adolescent male readers.

CRÉ

La culture des adolescents et le fractionnement des certitudes

Daniel Chouinard
University of Guelph

Résumé – Fondé sur un bref parallèle entre les littératures pour la jeunesse du Québec et du Canada anglais, l'article s'attache plus particulièrement aux transformations des valeurs culturelles et au fractionnement des certitudes collectives dans certains récits destinés à un lectorat masculin (préadolescents et adolescents).

Introduction

Le thème à l'étude risque de susciter des interventions paradoxales, contradictoires ou franchement politiques¹. D'une part, un terme comme culture s'avère d'une polysémie pour le moins vertigineuse : culture populaire et culture savante, culture minoritaire et culture nationale, culture urbaine et culture rurale, identité individuelle, communautaire, ethnocentrique, multiculturelle, etc. ; d'autre

1 Ce texte est la version remaniée d'une communication donnée au colloque «France-Canada : culture de jeunesse et écriture du roman», organisé par Jean Perrot, Université Paris XIII/ Institut international Charles Perreault, dans le cadre du Salon du livre de Paris, 23 mars 1999.

part, une notion aussi riche au départ qu'«enfance» ou «adolescence» devient de nos jours restrictive: il serait facile, avec l'Argan de Molière, de déplorer le fait qu'«il n'y a plus d'enfants» c'est-à-dire, plus sérieusement, que la culture de masse postmoderne gruge l'imaginaire et l'identitaire des enfants au point de les transformer, dès l'âge de huit-dix ans, en clones d'adolescents. Ainsi, explorer la culture des petites filles de dix ans amènerait à gloser davantage sur le phénomène planétaire de Britney Spears que sur la production récente des éditeurs pour la jeunesse. Enfin, parler de «culture canadienne» lors d'un événement consacré au Québec, c'est reprendre un peu à rebours le cri du Général de Gaulle en 1967 et vouloir raviver une polémique complexe. En effet, par culture canadienne, la plupart des spécialistes francophones entendent d'abord la culture du Canada anglais; à la limite, il est loisible de la préciser par culture canadienne-française, soit celle de l'ensemble des francophones du Canada. Désigner comme canadienne la culture québécoise, c'est plus ou moins la banaliser, voire nier son existence (Bouchard, 1999; Turp, 2000).

Il ne nous appartient pas d'opposer d'emblée la spécificité des cultures canadienne et québécoise ni de proposer un débat, mais de répondre au thème imposé à l'aide de paramètres restreints et précis. En toute simplicité, qu'il nous soit permis en premier lieu de revoir cette ambiguïté foncière de la «culture canadienne» à la lumière d'un bref parallèle entre les littératures pour la jeunesse du Québec et du Canada anglais et, en second lieu, d'approfondir la transformation de la culture des préadolescents et des adolescents, celle des «garçons», dans les trente dernières années, culture, on le verra, à la fois populaire et savante, monolithique et plurielle.

1. Problématique

S'il fallait caractériser simplement l'histoire de la littérature pour la jeunesse du Québec, il suffirait peut-être de recourir à un antagonisme avant/après: avant 1970/après 1970 (Madore, 1994), car peu d'auteurs ont survécu au naufrage de l'après-Révolution tranquille des années 1960: le discours majoritairement conservateur et catholique de l'ancienne production littéraire s'est estompé devant celui des nouveaux éditeurs et écrivains qui n'ont pas peu contribué à la construction de l'identité culturelle du Québec contemporain (Lepage, 2000).

C'est un peu l'inverse qui s'est produit au Canada anglais, où l'évolution pourrait se résumer à un mot: DEPUIS, c'est-à-dire depuis le succès continu et planétaire d'*Anne of Green Gables* de Lucy Maud Montgomery en 1908.

Le personnage d'Anne la petite orpheline s'est transformé en figure mythique et universelle. Image à l'origine de l'exclusion familiale et sociale, la célébris-sime orpheline aux tresses rousses est devenue aujourd'hui une réalité incontournable de la culture populaire et de l'identité nationale du Canada anglais. Et ce phénomène reste d'autant plus remarquable qu'aucun autre personnage littéraire n'est parvenu à occuper une telle position dans la psyché canadienne. Toutes proportions gardées, seule *Maria Chapdelaine* a connu, au Québec et au Canada français, un tel destin, et il n'y a qu'un critique à notre connaissance, Guy Lafèche, qui ose classer l'œuvre de Louis Hémon dans la catégorie «roman pour adolescents» (Lafèche, 1977, p. 145)! Bref, pour revenir à *Anne of Green Gables*, il s'est élaboré au cours des décennies, une réelle mythification du personnage; ce processus de mythification influence toujours la construction littéraire de l'identité nationale et culturelle dans la production pour la jeunesse au Canada anglais. Même des écrivains d'origine juive, africaine ou orientale avouent puiser leur identité et justifier leur appartenance au Canada dans la fréquentation des récits de Lucy Maud Montgomery. Ainsi, tel le mythe, un personnage innocent en apparence et sans prétention finit par amalgamer des réalités socioculturelles fort complexes, voire inconciliables; et un univers romanesque plongeant ses racines dans la société agraire, protestante et colonialiste de la belle époque de l'Empire britannique en vient à cautionner la nouvelle identité multiculturelle du Canada anglais². Rien de similaire au Québec, même si les éditeurs Pierre Tisseyre et Québec/Amérique diffusent largement les romans de L.M. Montgomery.

Revenons à l'opposition avant/après de la littérature pour la jeunesse du Québec. Dans un premier volet, pour illustrer la culture d'avant 1970, prenons non pas un ouvrage publié avant la Révolution tranquille, mais un récit autobiographique de Marc Robitaille publié en 1987 et destiné avant tout aux jeunes publics: *Des histoires d'hiver avec des rues, des écoles et du hockey*. Le livre, tout entier consacré à la passion du hockey, pierre de touche de la culture des garçonnets de dix-douze ans, déconstruit malgré soi la nostalgie d'une société monolithique déjà en voie de transformation. Le film de François Bouvier vient de lui donner une nouvelle dimension et une valeur exemplaire³. Dans un second

2 Sur l'influence considérable d'*Anne et la maison aux pignons verts* sur la formation de l'identité canadienne, voir le numéro spécial de la revue CCL/LCJ consacré au rayonnement de cette œuvre: *Canadian Children's Literature*, n^{os} 91/92 (vol. 24, 3-4), 1998. Le témoignage de la romancière Linda Ghan est particulièrement révélateur quant aux transformations de l'imaginaire et de l'identitaire canadiens.

3 Le film de François Bouvier, *Histoire d'hiver* (1998), maintenant disponible en cassette, adapte fort librement le récit original, centré sur le narrateur-héros, pour en faire un portrait-charge de la petite-bourgeoisie québécoise au temps de la Révolution tranquille.

volet, pour comprendre la culture actuelle, nous allons aborder des récits d'auteurs qui ne sont pas québécois «pure laine» ou qui cherchent à jouer une carrière littéraire internationale.

2. L'emprise de la nostalgie des certitudes collectives

Rien de plus limpide, mais aussi rien de plus retors que le livre de Marc Robitaille: un enfant nous raconte sur le vif, un peu à la manière d'un journal, les exploits et les méfaits, les espoirs et les déceptions de sa cinquième année scolaire, laquelle sera inextricablement mêlée, pour le meilleur et pour le pire, à la saison 1966-1967 du club de hockey les Canadiens de Montréal. Et le tout, sur un arrière-fond d'hiver et de parties jouées dans la rue. D'emblée, tout lecteur familier de la littérature québécoise pensera au récit classique de Roch Carrier, *Le chandail de hockey*, où «l'école était une sorte de punition» sinon, au mieux, «un endroit où l'on pouvait préparer les prochaines parties de hockey» (Carrier, 1984, p. 2). L'analogie s'impose, car notre héros *Des histoires d'hiver...* reçoit, lui aussi, le chandail – et tout l'équipement – de l'ennemi juré, celui des Maple Leafs de Toronto, gracieuseté de son cousin déménagé dans la Ville-Reine.

C'est là que que s'arrête la ressemblance: le récit de Marc Robitaille, au lieu de privilégier une ou des anecdotes à la façon d'un conteur, tente de recréer par l'iconographie sportive une année de la vie d'un enfant et, ainsi, de nous initier à la culture des jeunes de dix ans (d'alors et sans doute en grande partie d'aujourd'hui), culture que nous connaissons très mal ou feignons d'avoir oubliée. L'ouvrage se présente comme un spicilège, véritable mine de documents d'époque: non seulement nous présente-t-on l'authentique collection de cartes des joueurs de la saison 1966-1967, mais encore des coupures de journaux, des comptes rendus de parties, des statistiques, sans compter les reproductions de calendriers et de programmes du Forum. Cependant, l'intérêt de ces documents provient moins de leur authenticité que de leur exploitation à proprement parler culturelle dans le cours du récit. Par exemple, lorsque le narrateur hérite des cinquante-trois *Sport-revues* de son cousin Pierre qui lui avait montré «à faire des snapshots» [*sic*] quand il était petit, le lecteur a droit à un collage fort réussi de titres d'articles dithyrambiques («Bobby Rousseau et le bâton magique de Geoffrion», «C'est tout le p'tit peuple canadien-français qui se mirait dans le courage et l'humilité de Bonin» (p. 41)) et à une anthologie de lettres d'amateurs aux intitulés suaves («Dick Duff a-t-il eu une déception amoureuse?», «Ce que je trouve idiot chez lui», «La critique est la littérature des impuissants» (p. 44)), et enfin

à une présentation dans le «grand style» de joueurs mythiques tel Maurice Richard dont les prouesses sont «le chef-d'œuvre du génie, l'apothéose bouleversante d'une incontestable grandeur» et dont «chacune des montées s'auréolait d'un aspect dramatique et sublime qu'on n'avait jamais connu auparavant et qu'on n'a jamais revu depuis» (p. 47-48). Et c'est bien cette polyphonie de citations qui confère à *Des histoires d'hiver...* un caractère si particulier.

Car le héros ne fera pas vraiment son apprentissage de la vie à la suite de ses nombreuses déceptions : confiscation à l'école de sa collection de cartes de joueurs de hockey ; première visite au Forum entachée par la défaite des Canadiens ; abandon du vrai hockey, le hockey sur glace, par manque de talent et de patience ; dispersion de ses camarades prétendument inséparables, donc dissolution de son équipe ; et enfin, suprême échec, élimination des Canadiens aux finales de la coupe Stanley et victoire de l'ennemi héréditaire, les Maple Leafs de Toronto. Tout à l'opposé, le narrateur se forge une personnalité parmi les discours valorisés ou dominants : celui des enfants au seuil de l'adolescence, celui des adultes responsables, parents et pédagogues résolument hostiles à la magie du sport, celui des adultes dits sportifs qui subvertissent les valeurs parentales et, en dernier lieu, celui des spécialistes et des commentateurs de hockey, le seul discours qui puisse dominer et invalider celui de l'école : «Monsieur René Lecavalier [...] fait des analyses avec plein de mots que Mademoiselle Chouinard – c'est-à-dire la maîtresse d'école ou institutrice – ne connaît pas» (p. 32) : grâce à «ces mots nouveaux» le narrateur acquiert un savoir qui lui permettra d'en imposer à la plus que répressive mademoiselle Chouinard :

Le dernier que j'ai appris, c'est «vraisemblablement». Il le dit à chaque fois qu'il y a un dégagement vraisemblablement refusé. L'autre fois, je l'ai mis dans une composition à l'école et mademoiselle Chouinard a vraisemblablement beaucoup aimé ça parce qu'elle m'a mis 90 (p. 29-30).

Toutefois, en dernière analyse, le lecteur finit par mettre en doute la naïveté trop systématique du narrateur, car ce dernier se révèle aussi culturellement fermé et obtus que son institutrice. Son équipe compte un joueur surnuméraire, un intellectuel en herbe, le petit Norbert, auquel on ne peut faire confiance puisqu'«il hait ça le hockey», qu'il «aime mieux les livres de M. Jules Verne» et que «c'est pour ça qu'il porte des lunettes»? Pour achever ce portrait déjà surchargé de l'intellectuel inapte au sport viril par excellence, n'est-il pas «le seul qui rentre chez lui la première fois que sa mère l'appelle» (p. 25)? Le lecteur ne peut que sympathiser avec mademoiselle Chouinard pour qui, néanmoins,

le héros narrateur reste «un bébé de maternelle» (p. 18). En effet, le livre se clôt sur un étrange constat d'échec, sur une impression de vide culturel, que ne peut combler la lecture de *Tintin au Tibet*: «J'ai dix ans et je ne sais pas trop ce que je vais faire cet été» (p. 140). D'où, sans doute, la valeur exemplaire de la mise en garde de l'auteur dans sa préface :

Quand les gens me parlent des lectures de jeunesse qui ont été les plus déterminantes pour le développement de la personne, ils mentionnent toujours Jules Verne ou Jacques Prévert ou Saint-Exupéry. Moi aussi je dis ça. Mais c'est faux. C'est Henri Richard (p. 11).

D'où, après coup, une fois le livre fermé, le malaise du lecteur qui pressent que sa culture celle du «p'tit Norbert à sa Maman» est dévalorisée sinon ridiculisée, et qui soupçonne enfin pourquoi la seule culture acceptable reste toujours celle de la majorité, celle des enfants de dix ans qui jouent aux «vrais hommes».

3. Multiculturalisme ou multi-individualisme ?

Il va sans dire que la fascination des garçons pour le monde du hockey n'est pas disparue dans la modernité de l'après-Révolution tranquille, ni que cette dernière a rendu périmés les récits situés en milieu rural ou dans les petites villes. Au contraire, le prétendu sport national d'une société naguère «tricotée serrée», canadienne-française et catholique, fait toujours bonne figure dans les oeuvres destinées aux enfants de huit à douze ans. Mais quelque chose a radicalement changé au «pays de Québec»: non seulement les petites filles ont-elles pris leur place dans cette activité-pilier de l'identité masculine – nous pensons à l'héroïne de Louise Leblanc, la petite Sophie qui parvient à clouer le bec des petits mâles sur leur sacro-sainte patinoire dans *Sophie lance et compte* (Leblanc, 1991) – mais encore quelque chose de plus fondamental s'est produit dans la littérature pour la jeunesse du Québec, du moins chez les éditeurs les plus audacieux, quelque chose que Dominique Demers définit comme la volonté de générer un discours littéraire destiné à l'enfance et à l'adolescence à partir de la perception de l'auteur adulte des enfants et adolescents réels de son époque (Demers, 1994, p. 197). Signalons ici l'exemple remarquable du roman policier pour adolescents de Robert Soulières (1997), *Un cadavre de classe*, qui raconte l'enquête sur la mort du professeur de polyvalente Alfred Choquette. En bref, c'est la rencontre de l'antiroman à la Diderot et du vidéoclip multimédia dans le milieu scolaire de plus en plus multiculturel du Montréal contemporain. Polyphonique, parodique et autoparodique, le récit de Soulières fait l'inventaire de la culture des adolescents actuels et, dans un retournement dialogique, les oppose et les

réconcilie au langage littéraire et à la culture savante du narrateur/auteur. La note suprapaginale ajoutée à la pseudopage 164 de son pseudovolume de 1 000 pages « Vous venez déjà de terminer l'équivalent d'un roman de la courte échelle » montre bien l'enjeu de cette œuvre déroutante : mettre à jour les conventions littéraires de l'actuelle production pour la jeunesse, solidement établie, tout en faisant ressortir la culture urbaine, à la fois québécoise et nord-américaine des adolescents montréalais.

Si la littérature d'avant 1970 révélait bien souvent une société repliée sur elle-même, celle d'aujourd'hui fait ressortir son caractère ouvert. L'apport des écrivains néo-québécois semble confirmer cette ouverture à d'autres cultures. Entre autres cas, celui de Stanley Péan, d'origine haïtienne, ne manque certes pas d'intérêt. Ayant grandi dans l'une des régions les plus isolées du Québec, le Saguenay, cet auteur qui se targue d'avoir été le seul noir de Jonquière fait valoir, dans ses récits, des traits remarquables du Québec contemporain : conjuguant son héritage haïtien et une conscience assez aigüe de la spécificité de sa culture d'adoption, il sait articuler les aspirations de héros ambitieux se sentant étrangers à leur milieu et les réconcilier à la société. Par exemple, dans *l'Appel des loups* (Péan, 1997), le héros s'identifie à son professeur d'anglais originaire d'Outremont qui cultive son refus de son milieu d'adoption, le Saguenay, en accentuant son anglomanie ; orphelin, choyé par sa famille d'adoption, il cherche à se construire un destin, un avenir d'artiste de la chanson. Il sait fusionner l'américanité du rock à une profonde et redoutable connaissance de la chanson francophone de la France et du Québec. Ce qui importe ici, c'est moins son déchirement entre sa prise de conscience de son altérité – c'est aussi un extra-terrestre – et son désir de réussir dans la société que sa volonté de forger son destin. C'est là une caractéristique fondamentale de l'identité culturelle qui se dégage de la littérature pour la jeunesse du Québec. Revenons au début et reprenons le parallèle avec la littérature canadienne-anglaise.

En dernier lieu, si l'on désire vraiment saisir la différence entre culture canadienne et culture québécoise, il suffit de repérer et d'examiner un projet commun reposant sur une collaboration entre écrivains du Québec et du Canada. Le plus bel exemple reste le recueil *La Première Fois/The First Time* (Montpetit 1991 ; 1995) de l'écrivain montréalais Charles Montpetit, dont les visées quant à une carrière bilingue et internationale ne font pas mystère. Fort du succès et de la controverse qui ont marqué l'édition originale de son recueil *La première fois* en 1991, Charles Montpetit a tenté de reproduire son coup d'éclat au Canada anglais quatre ans plus tard, c'est-à-dire de présenter un ensemble de nouvelles

traitant de la première expérience sexuelle «complète», celle qu'a connue chaque écrivain «canadien» sollicité qui a bien voulu collaborer à cette entreprise, ou l'expérience intime d'un être proche à condition que ce fût une «histoire vécue». D'où, dans les deux cas, québécois et canadien, la prétention à l'authenticité absolue de la part de l'éditeur. Une question surgit aussitôt à notre esprit : peut-on percevoir une différence essentielle, indice d'une identité culturelle spécifique?

Malgré les multiples ressemblances, et cela de l'organisation matérielle du recueil à de remarquables analogies entre les formes d'expression narrative et le registre fort varié des expériences érotiques, une différence fondamentale se perçoit bientôt et un certain malaise s'installe chez le lecteur, même bienveillant, lorsqu'il s'attarde au seul texte commun aux deux éditions : «Blanc sur blanc/ White on White» de Charles Montpetit. À l'urbanité de ce récit, à ce qu'on doit appeler, faute de mieux, sa «montréalité», s'oppose la ruralité profonde des textes canadiens : devant l'amoralité, ou plus justement, la maturité de Montpetit, se dresse, même dans les textes «canadien» les plus francs, une espèce de rectitude morale et un sentiment de dépendance ou de soumission à l'égard des générations précédentes et du milieu social. Ce qui frappe, à cet égard, dans les nouvelles québécoises, c'est bien l'autonomie des jeunes par rapport aux adultes : peu importe qu'il vive ou non chez ses parents, peu importe même que ces derniers s'opposent ou non à son désir d'affranchissement, l'adolescent québécois se définit comme un être pleinement autonome qui se montre capable d'assumer son choix et de vivre sa différence. Se sentant moins tourmenté et moins coupable, malgré les états de crise qu'il peut traverser, il vit déjà comme un adulte. Quant aux malheureux parents qui osent tenir tête à cette poussée d'indépendance, ils ne peuvent que se voir discréditer et se rendre à l'évidence : leur enfant est un être plein et entier, bref leur égal.

C'est par cette idée de liberté quasiment sartrienne que nous terminons notre propos. Telle qu'elle apparaît dans sa littérature pour la jeunesse, la culture canadienne-anglaise se prétend fragmentée, postmoderne et multiculturelle, mais elle ne cesse de rechercher un consensus pancanadien et des normes communes ; bref, la quête ouverte de la différence y finit par abolir la différence. Quant à la littérature pour la jeunesse québécoise, depuis la fin des années 1970, si elle a contribué à l'émergence de la modernité au Québec et à préciser une nouvelle identité collective, elle a participé à une mise en relief de l'individualité et de la nécessité de choix librement consentis ; la poursuite d'un nouveau projet national débouche sur la pluralité des destins individuels.

Références

- CCL/CANADIAN CHILDREN'S LITERATURE (1998).
L.M. Montgomery and Popular Culture, numéro spécial sur L.M. Montgomery et la culture populaire au Canada anglais, 24(3-4), 91-92.
- BOUCHARD, G. (1999).
La nation québécoise au futur et au passé. Montréal: Victor-Lévy Beaulieu.
- CARRIER, R. (1984).
Le chandail de hockey. Montréal-Toronto: Éditions Livres Toundra.
- DEMERS, D. et BLETON, P. (1994).
Du Petit Poucet au dernier des raisins. Montréal: Québec/Amérique.
- LAFLÈCHE, G. (1977).
Prolégomènes à une histoire des formes du roman québécois. Montréal: Librairie de l'Université de Montréal.
- LEBLANC, L. (1991).
Sophie lance et compte. Montréal: La courte échelle.
- LEPAGE, F. (2000).
Histoire de la littérature pour la jeunesse. Québec et francophonies du Canada, suivie d'un Dictionnaire des auteurs et des illustrateurs. Orléans [ON]: Les Éditions David.
- MADORE, É. (1994).
La littérature pour la jeunesse au Québec. Montréal: Boréal.
- MONTPETIT, C. (1991).
La première fois. Histoires vécues. (2 volumes). Montréal: Québec/Amérique/Jeunesse.
- MONTPETIT, C. (1995).
The First Time: True Stories. (2 volumes). Vancouver: Orca Books Publishers.
- PÉAN, S. (1997).
L'appel des loups. Montréal: La courte échelle.
- ROBITAILLE, MARC (1987).
Des histoires d'hiver avec des rues, des écoles et du hockey. Montréal: Victor-Lévy Beaulieu.
- SOULIÈRES, R. (1997).
Un cadavre de classe. Roman tragi-comique de la période bleue. Montréal: Soulières éditeur.
- TURP, D. (2000).
La nation bâillonnée. Montréal et Trois-Pistoles: Victor-Lévy Beaulieu.

Abstract – Working from a brief comparison between books for young readers in Quebec and in English Canada, this article pays particular attention to transformations in cultural values and the fragmentation of collective certainty as found in certain narratives intended for preadolescent and adolescent male readers.

Resumen – Fundada en un breve paralelo entre la literatura juvenil de Quebec y de Canada inglés, el artículo se interesa principalmente en las transformaciones de los valores culturales y en el fraccionamiento de las certezas colectivas en ciertos relatos destinados a un lectorat masculino (preadolescentes y adolescentes).

Zusammenfassung – Ausgehend von einem kurzen Vergleich zwischen der Jugendliteratur Québécois und Englisch-Kanadas, befasst sich der Artikel vor allem mit den Veränderungen im Bereich der kulturellen Werte sowie mit der Fraktionierung kollektiver Einstellungen, wie sie sich in Texten zeigen, die für männliche Leser im Kindes- und Jugendalter bestimmt sind.